

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Trois nouvellières, trois manières

Suzanne Jacob, *Parlez-moi d'amour*, Montréal, Boréal, 1998, 120 p.

Marie-Josée L'Hérault, *Tokyo express*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 1998, 180 p.

Manon Vallée, *Celle qui lisait*, Montréal, Triptyque, 1998, 156 p.

Michel Lord

Number 91, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37961ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1998). Review of [Trois nouvellières, trois manières / Suzanne Jacob, *Parlez-moi d'amour*, Montréal, Boréal, 1998, 120 p. / Marie-Josée L'Hérault, *Tokyo express*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 1998, 180 p. / Manon Vallée, *Celle qui lisait*, Montréal, Triptyque, 1998, 156 p.] *Lettres québécoises*, (91), 35–36.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Suzanne Jacob, *Parlez-moi d'amour*, Montréal, Boréal, 1998, 120 p., 17,95 \$.
Marie-Josée L'Hérault, *Tokyo express*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 1998, 180 p., 18,95 \$.
Manon Vallée, *Celle qui lisait*, Montréal, Triptyque, 1998, 156 p., 18 \$.

NOUVELLE
Michel Lord

Trois nouvellières, trois manières

Suzanne Jacob possède un métier que Marie-Josée L'Hérault et Manon Vallée finiront par acquérir un jour ; il faut l'espérer.

AU CONTRAIRE DE SON PRÉCÉDENT RECUEIL de textes narratifs, *Ab... !* (Boréal, 1996), où se chevauchaient l'essai et la nouvelle, le dernier ouvrage de Suzanne Jacob est bel et bien un recueil de nouvelles. Ce qui ne veut pas dire que la composante réflexive propre à l'essai (et d'ailleurs à la nouvelle contemporaine) en est absente, mais que la part fictionnelle est beaucoup plus importante, prenant même presque toute la place. Les neuf nouvelles, qui semblent toutes inédites, parlent surtout de mort, d'amour, de vie au quotidien et de rencontres étranges débouchant presque sur le fantastique ou, à tout le moins, sur un type de fantasmagie. En ce sens, le recueil paraît avoir été réellement construit comme une sorte de passage de ce qui engendre la mort à ce qui dépasse la vie elle-même et tend à la transformer. Bien que ce ne soit pas idéal dans une si courte recension, j'aimerais tout de même dire un mot de chacune des nouvelles pour illustrer justement à quel point le recueil est (consciemment ou non) très construit.

L'amour, la mort...

Les quatre premiers textes exploitent presque exclusivement la thématique de la mort : deux jeunes hommes désespérés paraissent se suicider dans « Le cycle des conférences » ; une fillette est troublée par ce qu'elle pressent être la mort de sa mère un soir de Noël où elle chante mieux que jamais (« Dans la nuit noire ») ; un homme, ex-bagnard, meurt avec la photo de sa fille qu'il n'a pratiquement pas connue et qui vient de mourir, dans « Le sourire de Léa Kapish » ; « La version de Marthe Chevrier » est plus complexe, car une femme semble être en prison pour le crime d'une autre femme qu'un homme aurait tué sous ses yeux. Tordu !

La nouvelle éponyme, « Parlez-moi d'amour », est placée en plein centre du recueil, comme si le thème de l'amour venait clore et renverser celui de la mort. Ici, le discours commence à se faire de plus en plus étrange : un soir, dans un parc, une femme demande à une autre femme de lui parler d'amour. Ce que la narratrice fait dans une scène aussi invraisemblable que belle. Puis le discours adopte un ton d'une liberté totale dans « Les calmars », qui rappelle un peu les textes de *Ab... !* Discours sur la vie, son sens et ses non-sens, ses petits riens, ses insignifiances qui prennent toute la place, car « nous ne sommes que des fragments sans actualité abonnés au spectacle de la fin de tout rôle » (p. 75).

Pourtant, le poids du réel s'accroît dans « Telles », cette belle nouvelle où une jeune femme va revoir sa belle-mère même si elle n'est plus avec le fils de celle-ci. Voilà ici un bel hymne à la solidarité féminine et un refus global de toutes les formes de pseudo-démocratie : « Nous ne voterons plus. » (p. 91) Les femmes vont plutôt s'inventer « telles », et je serais tenté de dire, parodiant Mallarmé, telles qu'en elles-mêmes l'éternité les change.

Les deux dernières nouvelles se délestent peu à peu de leur ancrage réaliste. « Le terrain » met en discours une femme qui, au contact d'un personnage étrange (est-ce une apparition ?), se transforme, bien que difficilement, car femme d'action, comme son mari, elle ne comprend pas un homme rencontré au hasard et qui soutient ne rien faire. Le terrain dont parle le titre fait office de métaphore sans doute, car son propriétaire, l'homme qui ne fait rien, y laisse pousser en friche une végétation luxuriante au milieu d'une ville côtière très ordonnée. À la fin, la femme pénètre dans ce terrain, symbole de liberté, puis peu après l'homme semble lui apparaître « comme s'il remontait du cœur même de l'océan » (p. 109). Très étrange.

Le dernier texte va encore plus loin dans l'étrangeté. Cette fois, c'est autour de la danse que le discours s'organise. À mesure qu'une chorégraphe parle à ses étudiants, ceux-ci s'écroulent, entraînant dans leur chute toutes sortes de choses. On croit ici à une sorte de réalisme magique créé par des effets scripturaires qui prendraient forme dans la réalité, mais qui demeurent en même temps effets stylistiques.

Voilà donc un recueil de nouvelles bien étrange, mais construit admirablement et écrit tout en finesse.

Une écriture simple

Venue plus récemment à l'écriture, Marie-Josée L'Hérault en est, avec *Tokyo express*, à son deuxième ouvrage de fiction, grâce auquel elle a obtenu le prix littéraire Jacques-Poirier. De toute évidence, le recueil ne souffre pas la comparaison avec celui de Jacob. Les sept nouvelles sont toutes marquées au coin d'une écriture très simple, qui confine souvent à la banalité. Ce style, avec ses suites de phrases simples, ses fictions aux rebondissements faciles, conviendrait mieux à une œuvre pour la jeunesse.

Toutes les nouvelles, qui ont pour but de nous « dépayser » (page quatre de couverture), se déroulent au Japon (où l'auteure a enseigné l'anglais) et relatent surtout de petites mésaventures, comme celle de cet homme qui fait une chute en vélo et qui quitte le pays le lendemain parce qu'il croit que les Japonais ont ri de lui (« Le rire de Bouddha »).



Suzanne
Jacob



Le poème en revue

Le Vierge exquis

numéro consacré
au poète

Paul-Marie Lapointe



Bulletin d'abonnement

Estuaire

Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

| | |
|--|---------------|
| ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN | 36,81 \$ [] |
| ABONNEMENT RÉGULIER | 41,41 \$ [] |
| ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) | 51,76 \$ [] |
| ABONNEMENT RÉGULIER POUR DEUX (2) ANS (Prix spécial pour dix (10) numéros, au Canada seulement) | 73,62 \$ [] |
| ABONNEMENT RÉGULIER POUR TROIS (3) ANS (Prix spécial pour quinze (15) numéros, au Canada seulement) | 103,52 \$ [] |

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro 9,20 \$ []

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

_____ Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

C.P. 337, Succ. Outremont,
Montréal, Qc H2V 4N1

Un garçon participant à la « course autour du globe » se cherche un bon sujet de reportage et finit par filmer des funérailles (« Le reportage »). Dans « La daruma », une fillette reçoit une poupée en cadeau, puis le discours se perd en digressions de toutes sortes, jusqu'à ce que son père décide de lui faire suivre un cours d'anglais avec un étranger qui quitte, comme l'autre, le pays très rapidement ; « Une frange à la Frankenstein » porte sur une coupe de cheveux qui enlaidit deux personnages. Le recueil contient aussi deux longues nouvelles (d'environ 45 pages) ; l'une d'entre elles est plus intéressante que les autres : « Milena » raconte les mésaventures d'une femme d'origine polonaise qui épouse un Japonais non par amour, mais pour sa sécurité. Puis elle s'ennuie (son mari travaille trop), tente de s'enfuir en Pologne, mais revient le soir même à la maison.

Tout cela n'est jamais vraiment mauvais, mais, je l'ai dit, l'écriture demeure sans grand relief, ce qui confère à ce livre, dont les histoires sont minces, une minceur encore plus grande.

Des textes inégaux

Dans *Celle qui lisait*, de Manon Vallée, qui publie son premier livre, les textes sont inégaux, en raison ici aussi de l'écriture. J'y reviendrai. Côté contenu, le thème de l'amour l'emporte sur tout autre, amours malheureuses ou pathétiques essentiellement : des femmes surtout rencontrent des hommes qu'elles aiment, détestent, perdent parce qu'ils meurent ou vont (ou sont) avec d'autres femmes. Parfois ils sont trop beaux, parfois trop violents. Ce qui m'a frappé, c'est la simplicité de l'écriture (qui d'ordinaire est une qualité, quand cette qualité est constante, comme c'est le cas chez André Berthiaume). Mais ici, on a laissé des impuretés gênantes, souvent dans l'expression des émotions, comme dans certains passages de « Une page de pub », où un personnage, Sanders, a « des larmes au fond de la bouche » (p. 112), « le sourire dans la voix qui cache le cœur qui frappe » (p. 113), « [l]e dos [qui] frémit sous l'impact de cette voix rebondissant sur sa peau » (p. 114), un « désir [qui] lui donne de grands coups de pied dans les reins » (p. 114). Elle a aussi le don de « regarde[r] la colère qui gronde en elle » (p. 115).

La logique est parfois un peu tordue. Ainsi, dans « On prévoit de la pluie », une femme cherche à se suicider en voiture un jour de pluie parce qu'elle vient de perdre un procès contre un homme qu'elle hébergeait et qui lui avait fait peur un soir, sans la violer ni même lui faire de mal. Elle savait qu'elle perdrait (alors pourquoi le procès ? pourquoi vouloir se suicider ?). Certes, la nouvelle moderne joue, en règle générale, sur le non-dit, mais encore faut-il un peu de cohérence et de crédibilité ; et ça continue, car, à la fin, la femme constate que l'homme a laissé un message sur son répondeur où il s'excuse de son méfait, ce qui est invraisemblable, car l'aveu pourrait constituer une preuve contre lui...

Enfin, pour rendre justice à l'auteure, je dirai que ce recueil n'est pas sans qualités, entre autres la dernière nouvelle « Suite pour violoncelle seul », mais qu'il me semble que Manon Vallée, qui doit savoir ce que c'est que de *mettre en scène* et peaufiner un texte, car elle est femme de théâtre, aurait peut-être dû remettre ses nouvelles vingt fois sur le métier.



Marie-Josée
L'Héroult

